

Dracha de Kippour 5782 : Pourquoi jeûne-t-on à Kippour ?

Rivon Krygier

Pourquoi jeûne-t-on à Kippour ? Tiens, en voilà une question. C'est vrai, au fond, pourquoi jeûne-t-on ? La réponse la plus évidente est que c'est écrit, que c'est un commandement de la Tora, une condition, une mise en condition pour obtenir le pardon :

(כז) אֲדָ בְעֶשְׂרֵי לַחֹדֶשׁ הַשְּׁבִיעִי הַזֶּה יוֹם הַכִּפּוּרִים הוּא מִקְרָא קֹדֶשׁ יִהְיֶה לָכֶם וְעִנִּיתֶם אֶת נַפְשֵׁיכֶם וְהִקְרַבְתֶּם אֵלֶי לֵיָּ: (כח) וְכָל מְלֶאכֶה לֹא תַעֲשׂוּ בְעֶצְמָם הַיּוֹם הַזֶּה כִּי יוֹם כִּפּוּרִים הוּא לְכַפֵּר עֲלֵיכֶם לִפְנֵי יְיָ אֱלֹהֵיכֶם: (כט) כִּי כָּל הַנֶּפֶשׁ אֲשֶׁר לֹא תִעַנֶּה בְעֶצְמָם הַיּוֹם הַזֶּה וְנִכְרְתָה מֵעַמּוּתָהּ:

[27] Le dixième jour de ce septième mois, ce sera le jour des expiations : vous aurez une sainte convocation, vous contrirez/réprimerez vos âmes, et vous offrirez à l'Éternel des sacrifices consumés par le feu. [28] Vous ne ferez aucun ouvrage ce jour-là, car c'est le jour des expiations, où doit être faite pour vous l'expiation devant l'Éternel, votre Dieu. [29] Toute personne qui ne se contrira pas ce jour-là sera retranchée de son peuple (*Lévitique 23,27-29*).

Vous remarquez qu'il n'est pas dit explicitement que l'on doive jeûner ! Le terme *ve-înitèm* renvoie à la contrition de l'âme, le fait de refuser à notre personne, 25h durant, tout agrément mais dont la nature n'est pas précisée. Navré, toutefois, de décevoir ceux qui s'attendent à que je fasse un grand hidouch (enseignement innovant) en expliquant pourquoi on peut se passer allégrement de jeûner à Kippour. L'interprétation traditionnelle de ce verset est qu'il faut se priver de bien plus. Il ne s'agit pas seulement de ne pas manger et boire. C'est toute attention au corps qui est suspendue : ne pas se baigner, se frictionner d'huile parfumée, mettre des chaussures de cuir, avoir des relations intimes. Tout ce qui, en temps normal, fait que nous nous soucions de notre bien-être et nous ancre dans la réalité de notre être de chair et de sang, est écarté. En ce jour de Kippour, nous décollons de la terre, de nous-mêmes, de notre agenda, pour nous tourner entièrement vers notre Créateur, pour ne plus prêter attention qu'à ce pourquoi Il nous convoque, Il nous interpelle, à savoir : revenir à Lui, « faire *techouva* ».

Qu'est-ce à dire ? Comme le terme *ve-înitèm* (réprimer/ contrir), le mot *techouva* n'est pas facile à restituer en français tant il est riche en multiples connotations. En hébreu moderne, *techouva* signifie « retour », « réponse ». Et l'intention est effectivement que nous *revenions* à Dieu en *répondant* à Son appel, et dans l'espoir qu'Il réponde au nôtre. Mais, plus fondamentalement, en hébreu biblique, la racine « *chouv* » indique une permutation. Elle comporte deux temps : se détourner de :

chouv mé- : se détourner de ; du péché, de la colère, de la haine gratuite, de la perversité, des vices divers, etc. Exemple :

וּבְשׂוֹב רָשָׁע מִרְשָׁעוֹ וְעָשָׂה מִשְׁפָּט וַיִּדְקָה עָלֵיהֶם הוּא יִחְיֶה:

« Et quand le méchant se détournera (*chouv mé-*) de sa méchanceté et pratiquera le jugement et la justice, il vivra à cause de cela » (*Ezéchiel 33,19*).

Et : *chouv èl* : se tourner vers ; vers Dieu, vers le visage du prochain, vers le monde des valeurs élevées, vers les valeurs de cœur. Exemple :

דברים ל

(א) וְהָיָה כִּי יָבֹאוּ עָלֶיךָ כָּל הַדְּבָרִים הָאֵלֶּה הַבְּרָכָה וְהַקְלָלָה אֲשֶׁר נָתַתִּי לְפָנֶיךָ וְהִשְׁבַּתְּ אֶל לְבָבְךָ...

« Lorsque toutes ces choses t'arriveront, la bénédiction et la malédiction que Je place devant toi, tu te tourneras vers ton cœur... » (*Dt 30,1*).

La *tehouva* doit donc être entendue précisément comme un « revirement », un « renouement ». Et nous tenons déjà ici une réponse plus profonde à la question de pourquoi nous nous contrissons, pourquoi nous jeûnons. C'est que, pour opérer en nous, en notre for intérieur, cette permutation de l'âme, il nous faut réussir à *mettre en sourdine le cri incessant de nos entrailles*. Celui qui en appelle à la satisfaction de nos besoins et désirs, cet autocentrage, cet égocentrisme qui souvent nous entrava, qui fait que nous ne parvenons pas, suffisamment et résolument, à nous tourner vers l'autre ou vers ce qui est l'essentiel en nous. L'homme est ainsi fait qu'il a cette fâcheuse tendance à toujours vouloir tout ramener à soi, à son agenda, à ses desiderata, à sa « juste » cause, jusqu'à en gommer toute articulation à ceux des autres. Revenir à soi ne doit pas être confondu avec l'égoïsme.

Je soutiens donc qu'à Kippour, il nous faut « mettre en sourdine le cri incessant de nos entrailles ». Mais n'est-il pas vrai qu'en ce jour, justement, parce que nous avons soif et faim, qu'à tel moment nous nous sentons soudainement fébriles, brusquement envahis par la hantise de défaillir, que cette chair oubliée ne cesse de nous rappeler à son bon souvenir, à corps et à cris ? Le corps est très présent à Kippour ! Certes. Là réside tout le périple, l'enjeu du renouement. Le défi ? Ramener ses doléances au silence, les faire redescendre, faire place à une autre faim, une autre soif, tournée vers le haut, celle de l'âme en quête de sens, de saveur de vivre, de savoir-vivre, lorsqu'elle livre le meilleur d'elle-même, se rencontre elle-même en rencontrant l'altérité.

Un des grands chantres du revirement dont il est question ici, n'est autre que... Plotin, le philosophe néo-platonicien (et païen !) du III^e siècle, dont les accointances avec les sources rabbiniques, la Cabale notamment, ont été amplement soulignées par les spécialistes. Pour lui, le retour à soi est simultanément un retour au divin, un divin qui Se révèle dans notre propre aspiration au sublime, au juste :

« Si Dieu était absent du monde, il ne serait pas non plus en vous » (*En 9, 16, 25*).

Or on ne parvient à discerner cette petite voix intérieure que parce l'on opère le silence autour d'elle, qu'on fait taire le tapage intérieur. Je le cite encore :

« Il faut donc que la conscience se tourne vers l'intérieur et qu'elle oriente son attention vers le transcendant. Il en est ici comme d'un homme qui serait dans l'attente d'une voix qu'il désire entendre : il écarterait toutes les autres voix, il tendrait l'oreille vers le son qu'il préfère à tous les autres, pour savoir s'il s'approche ; de la même manière, il nous faut laisser les bruits sensibles, à moins de nécessité, pour garder la puissance de conscience de l'âme, pure et prête à entendre les sons qui viennent d'en haut » (*En V, I, 12, 12*).

« Les sons qui viennent de l'en-haut », dit-il. On croirait entendre un extrait de notre liturgie qui en appelle à écouter les sons insistants du chofar qui remontent du fond des âges et qui, depuis Roch ha-chana, ne cessent de nous hanter, de nous remuer, de nous bousculer, de parler à notre cœur... Des versets résonnent, en attente de la sonnerie qui signera la fin de Kippour comme un cri de libération, d'accomplissement :

וְיְהִי קוֹל הַשֹּׁפָר הוֹלֵךְ וְחֹזֵק מְאֹד מִשָּׁה יְדַבֵּר וְהֶאֱלֹהִים יַעֲנֶנּוּ בְּקוֹל :

Et le son du chofar redoublait d'intensité, de plus en plus fort, tandis que Moïse s'adressait à Dieu et que Dieu lui répondait (*Ex 19,19*).

וְאַתָּה תָּשׁוּב וְשָׁמַעְתָּ בְּקוֹל יְקוֹק וְעָשִׂיתָ אֵת כָּל מִצְוֹתַי וְאַשְׂרָא אֲנֹכִי מִצְוֹת הַיּוֹם

Et lorsque, renouant, tu entendas le son du chofar, tu accompliras ce que Dieu t'ordonne en ce jour... (Dt 30,8).

Lorsque notre amie Michèle Tauber a fait sa très belle dracha au soir de Chabbat chouva, elle a attiré notre attention sur le fait que le rituel de Kippour, parce qu'il requiert une ascèse sévère, une forme de mortification, nous rapproche singulièrement de la mort. Ce qui semble si paradoxal quand l'on songe combien on insiste sur le commandement du *Deutéronome* (30,19) de toujours « faire le choix de la vie » et que l'on prie pour que tous ceux qui nous sont chers soient inscrits dans le « livre des vivants », le plus longtemps possible. Savoir que l'on va un jour tirer sa révérence brise notre illusion de résilience. Nous nous comportons dans la vie comme si nous étions éternels, invulnérables ! Et l'insouciance étourdie induit une assurance démesurée et pousse à l'indifférence. Le roi David témoigne dans un magnifique psaume de son ivresse de toute-puissance, de son envol, puis et de son retour brutal au sol :

וְאֲנִי אֶמְרָתִי בְשִׁלְוִי, בַּל אֶמּוֹט לְעוֹלָם : ? בְּרִצּוֹנְךָ הַעֲמַדְתָּהּ לְהִרְרִי עָי, הִסְתַּרְתָּ פְּנֶיךָ, הִיָּתִי נִבְהַל :

« Je me figurais en toute quiétude que jamais je ne chancellerais. Mais toi qui par ta volonté m'avait édifié en forteresse de montagne, Tu as soudainement voilé Ta face et j'ai été saisi d'effroi » (Ps 30,7-8).

Michèle a expliqué alors que la mortification de Kippour n'est qu'une étape. Elle vise, en pleine conscience, à nous transformer, à *renaître à nous-mêmes*. Pour filer la métaphore, je dirais volontiers que Kippour est un peu comme une sorte de chrysalide, un état intermédiaire, de plongée en soi : opérer sa métamorphose et renaître comme un papillon prenant son envol. Cela n'est pas loin de ce que décrit l'historien de la pensée Pierre Hadot (spécialiste de Plotin), lorsqu'il définit la « conversion » :

« Le mot latin *conversio* correspond en fait à deux mots grecs de sens différents, d'une part *espistrophè* qui signifie « changement d'orientation » et implique l'idée d'un retour (retour à l'origine, retour à soi), d'autre part par *metanoia* qui signifie « changement de pensée », « repentir », et implique l'idée d'une mutation et d'une renaissance » (*Exercices spirituels et vie antique*, p. 223, Albin Michel).

Il faut entendre dans le processus de la *techouva* le double sens de *conversio* : *revirement* mais aussi *mutation*, entendons métamorphose en vue de renaissance. Revenir à soi pour former un nouveau soi. Voilà l'exercice de Kippour ! Je reviens encore à Plotin qui a une magnifique métaphore pour décrire ce que recèle ce revirement, je le cite derechef :

« Reviens à toi-même et regarde : si tu ne te vois pas encore toi-même beau, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle : il enlève, il gratte, il polit, il nettoie, jusqu'à ce qu'il fasse apparaître un beau visage dans la statue. Toi aussi, enlève tout ce qui est superflu, redresse tout ce qui est tortueux, nettoyant tout ce qui est sombre, rends-le brillant, et ne cesse de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que resplendisse pour toi la divine splendeur de la vertu, jusqu'à ce que tu voies la sagesse debout sur son socle sacré. Es-tu devenu cela, As-tu vu cela ?... Si tu te vois devenu cela, alors devenu, toi-même une vision (digne), prenant confiance en toi-même, remontant déjà vers le haut, tout en restant ici-bas, n'ayant plus besoin de tuteur, fixe intensément les yeux et regarde ! » (*Ennéades* I 6, 9, 7).

En entendant ces très belles lignes, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec le fameux dicton rabbinique :

א אחר הדברים האלה היה דבר ה' אל אברם במחזה לאמר וגו' (תהלים יח31) הַאֵל תַּמִּים דְּרָכּוֹ אֶמְרַת קִנּוֹק
צְרוּפָה מְגִן הוּא לְכָל הַחֹסִים בּוֹ : אם דרכיו תמימים הוא על אחת כמה וכמה, **רב אמר לא נתנו המצות אלא**

לצרף בהן את הבריות, וכי מה איכפת ליה להקב"ה למי ששוחט מן הצואר, או מי ששוחט מן העורף, הוי לא נתנו המצות אלא לצרף בהם את הבריות, .

« La voie de (vers) Dieu est intégrité ; la parole de l'Éternel est affinement ; elle constitue un bouclier pour tous ceux qui s'en abritent » (*Psaumes* 18,31). Si les voies de Dieu sont intègres, à plus forte raison doivent-elles l'être pour les êtres humains. Rav enseigne : en quoi cela importe au Saint béni soit-Il que l'on abatte un animal par le coup ou par la nuque ? C'est que « Les commandements n'ont été donnés que dans le but de forger les hommes ». [le but ultime n'est pas la conformité au dispositif rituel, le détail pour le détail, même s'il a sa raison d'être. Son but est de nous apprendre à nous forger, à nous élever à un ordre de signification] (*GnR* 44:1).

L'être n'est pas donné dans sa perfection. Il est « golèm », matière informe. On devient humain, en s'humanisant. C'est cela le travail. Mais Plotin que j'ai cité insiste encore sur l'importance de devenir beau. Retour au narcissisme ? Pas du tout ! De cette descente en forge, il faut ressortir affiné. De toute crise, il faut tenter de sortir par le haut. La *techouva* n'est pas un retour au passé, au passif, au début, mais résolument, un retour au futur, à l'actif, au but ultime. Il ne faut pas tomber dans l'auto-flagellation mortifère, la haine de soi, se morfondre dans l'inexpiable, *l'inexpugnable*, se laisser terrasser par le maléfice de la malédiction, c'est-à-dire de la conscience malheureuse et morbide. C'est pourquoi, à Tichré, on s'habille de blanc. Kippour, c'est la grande blanchisserie ! On veut en sortir propre, blanchi et beau ! Beau à ses propres yeux car régénéré. Et voir l'autre aussi, autant que possible, dans toute sa beauté, en nous fixant sur le reflet de l'image de Dieu qui surgit de son regard.

Voilà pourquoi nous jeûnons. Il me reste pourtant encore à dire l'essentiel. Nous avons entendu le maître Rav dire : en quoi cela importe au Saint béni soit-Il que l'on abatte un animal par le coup ou par la nuque ? Le rituel, le jeûne notamment n'est pas un dispositif magique qui telle une machine à laver efface les fautes ou une poudre pour le visage qui gomme toutes les imperfections. Le jeûne n'est pas une fin (f-i-n) en soi, mais un moyen d'éveiller notre conscience. Je laisse au prophète Isaïe le soin de nous dire le fin fond de l'affaire :

« Est-ce là un jeûne qui peut M'être agréable, un jour où l'homme se mortifie lui-même ? Courber la tête comme un roseau, se coucher sur le cilice et la cendre, est-ce là ce que tu appelles un jeûne, un jour agréable à l'Éternel ? Voici le jeûne que J'aime : c'est de rompre les chaînes de l'injustice, de dénouer les liens de tous les jougs, de renvoyer libres ceux qu'on opprime, de briser toute servitude ; puis encore, de partager ton pain avec l'affamé, de recueillir dans ta maison les malheureux sans asile ; quand tu vois un homme nu, de le couvrir, de ne jamais te dérober à ceux qui sont comme ta propre chair ! C'est alors que ta lumière poindra comme l'aube, que ta guérison sera prompte à éclore ; ta vertu marchera devant toi, et derrière toi la majesté de l'Éternel fermera la marche ! » (*Isaïe* 58,5-8).

À Kippour, nous ne sommes plus dans l'obscur, mais déjà dans la pleine lumière. Alors que le jour décline tombe, nous nous revêtons du talith qui est un vêtement du jour, faisant allusion au vêtement de lumière dont Dieu se serait revêtu à la Création du monde. Alors que le soir tombe, nous récitons – paradoxalement – le verset des *Psaumes* :

אור זָרַע לְצַדִּיק וּלְיִשְׂרָאֵל לֵב שְׂמֵחָה :

Une lumière point à l'horizon du juste, et pour l'homme au cœur droit, c'est la joie (*Ps* 97,11).

Comme je le disais à Roch ha-chana, c'est à l'abri des regards que tout se décide. Sous les radars. Et ce sont les résolutions que nous prenons dans notre for intérieur, dans l'intimité de notre conscience, qui déjà éclairent notre route, donnent du sens et du goût à notre vie. La convocation de Kippour se caractérise par le fait que Dieu nous donne l'occasion de remodeler notre être, nous offre un nouveau départ, un nouvel éclairage. En remettant tous les compteurs

à zéro, on « réinitialiser notre système » pour repartir sur une base saine. Or on n'y parvient qu'en renouant avec ce qu'il y a d'intact, de plus cher en nous, et de plus cher chez l'autre. Parmi les enseignements les plus anciens de nos maîtres, Yehochouâ ben Parhia dit :

יהושע בן פרחיה אומר... והוי דן את כל האדם לכף זכות :

Juge tout homme sur le plateau de ses mérites (*Avot* 1:6).

Le pardon est le plus merveilleux des cadeaux qui soit offert à l'être humain. Pardonner, c'est repeindre le monde en blanc. Pardonner aux autres, se pardonner aussi. Comme l'écrivait si justement Hanna Arendt : deux malheurs menacent notre action : l'*irrévocabilité* du passé et l'*imprévisibilité* de l'avenir : or, de même que la *promesse* (l'espoir) lutte contre l'imprévisible, le *pardon* lutte contre l'irrévocable (*La condition de l'homme moderne* [1958], pp. 236-247).

Puissions-nous tous être inscrits et consignés dans le livre de la vie.